Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 52

Artikel: Lo salaire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192022

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tude ; ils les reçoivent avec reconnaissance.

Elles leur disent que, si peu que ce soit, dans la retraite où ils sont, ils comptent pourtant pour quelque chose.

Pour les dames.

A l'intention de nos lectrices, nous empruntons au *XIXe Siècle* les lignes suivantes, traitant des modes de la saison :

Voilà bien le moment de s'emmitouffler chaudement dans ses vêtements de fourrure et de profiter de ce que la mode en autorise l'emploi presque exagéré.

Les robes en ont toutes : bande de fourrure au bas des jupes, le long des panneaux, en plastron de corsage ; le col, les manches en sont garnis, même les robes de bal ! De petites martres, avec leur tête et leur queue s'enroulent au bas des robes et se disposent sur les corsages.

Les chapeaux se bordent d'un tour de loutre avec la petite tête de l'animal se dressant sur le chignon derrière.

Quant aux boas, ils font à présent complètement partie de la garde-robe de toutes les femmes.

On voit des manteaux entièrement faits en peau de jaguar, sorte de peluche très épaisse, ressemblant plus à une fourrure qu'à un tissu ; son ton est loutre ambré avec de petites taches jaunes et blanches. Le karacul, encore un tissu fourré qui sert comme garniture, parements, manches, etc. On porte très bien une jupe toute en karacul loutre, par exemple, avec une tunique de drap même ton, ouverte devant, les deux côtés retournés sur eux-mêmes et fixés presqu'à la taille derrière, par une boucle ou deux gros boutons, avec revers au corsage. Les manches en karacul finissent bien cette toilette d'un aspect très nouveau.

Cette mode de faire les manches différentes du corsage semble ancienne, puisqu'elle date déjà d'une année ; mais elle est très seyante pour les femmes un peu fortes, qu'elle amincit énormément.

Pendant longtemps le velours semblait abandonné ; il revient triomphant cet hiver, et ce ne sont plus seulement des toilettes aux teintes classiques, noires, marrons, vertes, etc., que nous voyons, mais les robes des plus jolis tons roses, bleus. Ces toilettes se portent en soirée, au théâtre ; même les jeunes filles s'en pareront très bien cet hiver ; leur ornement est des plus simples : une broderie, une fleur suffit pour garnir ces robes déjà si riches par leur tissu.

Parmi les femmes plus simples, le velours anglais, le velours côtelé trouvent naturellement leur place ; aussi quel coquet petit costume en velours de chasse « lentille », la jupe tout unie bien collante avec la longue veste à basques rajoutées très badinées, ouverte sur un gilet en drap cuir clair.

J'ai déjà parlé des robes de mariées en velours blanc ; vous verrez que toutes les jeunes filles élégantes voudront cette seyante toilette veloutée.

Un petit conseil pour celles dont les mains se gercent facilement par ce froid : n'employez jamais de glycérine pure, elle irrite, rougit la peau au lieu de l'adoucir ; faites un mélange en parties égales de glycérine, eau douce et eau de Cologne, et gardez les gants le plus que vous pourrez.

MARJOLAINE.

Les gros.

On voit de singulières choses en ce monde. Les uns sont maigres, secs, et n'ont qu'un désir, celui de prendre un peu d'embonpoint. D'autres, au contraire, en ont trop et s'en plaignent. Leur ventre les empêche de voir leurs pieds, leur gilet se soulève, le pantalon de l'an dernier craque à la ceinture et la respiration devient bruyante et gênée. Aussi usent-ils de tous les moyens pour maigrir un peu : promenades, courses en vélocipèdes, etc. ; mais comme après ces divers exercices ils rentrent toujours à la maison avec un appétit dévorant, ils mangent en conséquence.

Alors ils sont tout étonnés, quand ils montent sur la bascule, d'avoir augmenté de quelques kilos.

D'un autre côté, — le fait est vraiment inexplicable, — il existe des gens qui se font gloire de leur énorme corpulence et posent pour la bedaine, témoin le *Congrès des gros hommes*, organisé tout récemment à Berlin par une Société de gais compagnons, dite des « vauriens. »

Ce Congrès n'a eu qu'une séance, séance unique, mais de poids.

Voici le récit qu'en fait un témoin oculaire :

« Un peu après dix heures, on entendit de formidables gémissements et soupirs essoufflés venant du grand escalier : ces respirations bruyantes et ronflantes annonçaient l'arrivée et l'ascension des membres du Congrès.

» Chacun devait se peser en entrant. Les convives étaient de telle apparence que la balance automatique, épouvantée de la besogne, refusa ses services. Il fallut recourir à une bascule de marchandises solidement construite, afin de pouvoir constater exactement le poids des « messieurs » qui concouraient pour la maîtrise et le prix d'honneur.

» Cinquante champions s'offraient à l'épreuve : aucun ne pesait au-dessous de 200 livres.

» A minuit, on proclama les noms des sept plus lourds.

» Et pendant qu'on les conduisait en pompe à la tribune pour les exposer à l'admiration de la foule, l'orchestre jouait une marche triomphale.

» Le plus lourd pesait 399 livres. Il est le représentant de la brasserie des comtés de Reischach, à Stralau. On l'a surnommé « la Lourde Montagne ». Il assurait même que sur une autre balance il avait pesé jusqu'à 405 livres.

» Après lui vient un M. Ferdinand Cohn, de Angermunde : 365 livres. Ensuite, le restaurateur Hubert, de Berlin : 364 livres. M. Hansen, de Kottbus, pouvait encore se glorifier de 276 livres. Trois autres Berlinois pesaient chacun 268 livres.

» Comme prix destiné au plus lourd indigène berlinois, le boucher de la Cour avait offert un jeune cochon gras, qui, couronné de fleurs et couché sur un opulent lit de paille, dans un angle de la salle, assistait tout joyeux à ce concours de rotondités qui eussent fait envie à ses aïeux.

» Le prix d'honneur du Congrès, réservé à l'homme le plus lourd de tous, quelle que fut son origine, était offert par la brasserie bourgeoise de Munich, et consistait en une demi-tonne de vraie bière bavaroise. C'est à M. Berg qu'elle fut décernée. Le restaurateur Hubert eut le cochon.

» A-t-il invité ses clients habituels à partager son prix et quelle sauce parfumée de laurier inventa-t-il pour assaisonner ce cochon d'honneur ?

» Le supérieur de la « Société des Vauriens », le doctéur Reiff, distribua, en outre, un médaille d'argent à chacun des sept membres les plus vastes du Congrès. »

Lo salaire.

Dein lo teimps iô on recordâvè lo catsimo à l'écoula, lo faillâi savâi su lo bet dâo dâi, po s'esquivâ lè talotsès ; assebin on lo ressivè tant qu'on débliottâvè se n'aleçon sein quequelhî, que mémameint on savâi lè démandè asse bin què lè réponsès, quand bin y'avâi portant dâi iadzo dâi mots prâo molési.

On dzo que lo bouébo âo taupî recitâvè se n'aleçon, l'ein étâi dza à la section XV dè quoitande, ique iô lâi a :

D. *Quelle peine méritent nos péchés ?*

R. Nos péchés méritent la mort, car *le salaire du péché c'est la mort.*

Quand lo régent l'eut recitâ, lâi démandà se savâi cein que l'étâi què lo salaire, et quand ve que le toupin lo savâi pas, sè peinsà dè lâi férè trovâ tot solet cein que cein allâvè à derè, et lâi fâ :

— Ton pére est taupî ?

— Oï.

— Et quoui pâyè ton pére po étrè taupî ?

— C'est lo boursier.

— Quand lo pâyè-te ?

— Ti lè cartins.

— Adon, quand ton pére va ti lè trâi mâi tsi lo boursier, que rapportè-te tsi vo ?

Lo bouébo, sein ruminà bin grand-teimps, lâi repond :

— On plioumet !...

Ma fâi, lo régent a z'u lo subliet copâ.

Lè z'éboitons âo pére Craquiet.

Lo pére Craquiet avâi sè z'éboitons dévant sa mâison. C'étâi dâi z'éboitons

ein lans, qu'appoyivont contrè lo mouret, drâi à coté dè la porta d'eintrâïe, que l'étâi rudo coumoûdo po portâ à medzi âi bétions, kâ coumeint lè détai avancivont dzouliameint, on poivè, lè dzo dè pliodze, portâ la métra et la vouedi dein l'audzo sein risquà dè sè molhi. Lè caïons sont dâi caïons, et sè pâo bin qu'on ne cheintâi pas tant bon pè l'hotô; mâ lè paysans sont pas asse délicats què clliâo fignolets dè vela que sè bliossont lo naz quand passont découtè on fémé et on crâo dè verin; na! dein lo veladzo l'odeu de 'na courtena est bouna à cheintrè, et quand lè valets vont couennâ per tsi 'na gaupa, clliâo qu'ont dâi chôquès que cheintont bin la bâoza, sont soveint lè preferâ, kâ l'est bon signo.

Ora, pour en reveni âo pére Craquiet, on dzo que maillivè dâi rioûtè dévant tsi leu, po férè dâi dzévalès, lo mâidzo vint à passâ et s'arrêtè onna mi po djazâ on bocon, kâ Craquiet étâi on hommo dè bouna reincontra; et tot ein dévezeint dê çosse et dè cein, lo maidzo lâi fâ:

— Sédè-vo, ami Craquiet, que n'est pas tant san et ni prudeint d'avâi dinsè voutrê z'éboitons tot proutso dè voutron teni? (Lo teni, c'est ique iô on démâorè.)

— Eh bin, ne sé pas què vo derè, repond Craquiet; mâ vouaiquiè dza dâi z'ans et dâi z'ans que clliâo z'éboitons sont quie, et n'ein jamé z'u on caïon malâdo!

Comment résister au désir de reproduire cette petite et délicieuse poésie de F. Coppée, qui nous tombe sous la main :

Les deux petites sont en deuil;
Et la plus grande, — c'est la mère,
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'Ecole primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'Ecole,

Ecartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitouffle,
L'ainée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit: — Souffle.

LA FILLE DU CAPITAINE

par Marc Bonnefoy

III

Les deux femmes se mirent à sangloter, ce qui mit au comble l'exaspération du capitaine, qui n'aimait pas à voir pleurer.

— Des larmes, des sanglots! cria-t-il en se levant, voilà les femmes! Raisonnez donc avec elles! Lorsqu'elles n'ont pas de bonnes raisons à nous donner, elles geignent, et nous sommes obligés de céder à leurs caprices pour ne pas être traités de brutes, de tyrans!... Ah! je voudrais que tous les Chomards de la création fussent au diable!...

Et sa tirade finie, M. Marnot quitta la salle à manger, ferma violemment la porte derrière lui, et sortit pour aller exhaler sa colère sur les boulevards. Hortense, pâle et tout éplorée, se retira dans sa chambre, après avoir embrassé silencieusement sa mère immobile et consternée.

La pauvre femme resta longtemps seule, absorbée par sa douleur, cherchant par quel sacrifice elle pourrait ramener la paix et la joie dans sa maison, et déplorant son impuissance.

— Que puis-je faire? que puis-je dire? gémissait-elle, moi, triste mère placée entre mon mari et ma fille, entre ces deux êtres que j'aime autant l'un que l'autre et pour lesquels je donnerais ma vie? C'est moi que frappent tous les coups: quand Jules est irrité contre Hortense, ses éclats de colère me causent la fièvre; quand Hortense pleure, je sens ses larmes tomber une à une sur mon cœur.

Et pourtant il est bon, lui, je le sais Malgré ses brusqueries, malgré les grondements de sa voix, je suis bien sûre qu'il souffre autant que moi. Lorsqu'il nous jette des paroles blessantes, c'est l'ardeur de son sang qui le pousse, mais il en a toujours des regrets. Hortense lui ressemble: elle est docile, obéissante; mais l'injustice l'aigrit, une trop longue contrariété l'exaspère.

Nous souffrons tous quand nous pourrions être si heureux!... Que faire, mon Dieu? que faire pour que la paix renaisse parmi nous? J'ai eu tort peut-être d'encourager ma fille dans son amour pour M. Alfred; mais comment aurais-je pu croire à tant d'opiniâtreté de la part de Jules, quand il s'agit du bonheur de notre enfant?...

Mais si je me trompais... Mon mari est un esprit juste, et j'avoue qu'à certains moments son aversion persistante pour le fils Chomard m'étonne... Oh! alors, alors quel coup pour ma pauvre Hortense! Enfin je ne sais à quoi me résoudre... gagner du temps, calmer Jules, consoler Hortense. Ne saurai-je donc que verser des pleurs inutiles! ne trouverai-je donc rien au fond de mon âme, dans mon amour de mère, pour sortir de cette situation douloureuse, pour réconcilier ces deux êtres qui souffrent en se faisant souffrir!... »

Mme Marnot, dans ses craintes maternelles, s'exagérait les conséquences de l'altercation regrettable qui venait d'avoir lieu; la colère du père ne devait pas avoir plus de durée que la rancune de l'enfant. L'un se disait déjà: J'ai peut-être été un peu dur pour ma fille; l'autre s'accusait d'insoumission. Le lendemain matin, avant que le capitaine eût fini de s'habiller, Hortense arrivait timide auprès de lui; leurs regards se rencontrèrent... et soudain les voilà dans les bras l'un de l'autre. Papa, — que tu es bon! — Ma fille, ma chère fille! — Ils s'embrassaient avec tendresse; la mère s'épanouissait à ce spectacle comme si un rayon de soleil eût pénétré jusqu'à son cœur.

Pas la moindre allusion ne fut faite à la discussion de la veille, et la famille Marnot retrouva momentanément ses jours de joie et de calme. Par une sorte d'accord tacite, le nom d'Alfred n'était jamais prononcé devant M. Marnot; on s'appliquait à choisir des sujets de conversation qui fussent au goût de tous; on évitait avec soin les questions irritantes, les retours vers le passé. La mère et la fille laissaient dormir leurs espérances, attendant tout de ce grand conciliateur, le temps.

Cependant Alfred, ayant été prié par Madame Marnot de s'abstenir de visites pendant quelques jours, s'informa auprès de la bonne, qu'il avait mise dans ses intérêts, et apprit ce qui s'était dit pour et contre lui. Il écrivit respectueusement à M. Marnot pour se le rendre favorable, et sa lettre gâta tout. Car lorsqu'une personne nous est fortement antipathique, nous prenons à mal toutes ses paroles, et le capitaine ne vit dans la lettre d'Alfred qu'une manœuvre destinée à forcer sa volonté. Il soupçonna même sa femme et sa fille d'une entente préalable avec le fils Chomard, et sa colère éclata à cette idée.

— Suis-je ou non le maître chez moi, cria-t-il à sa femme! Vas-tu encore encourager ta fille à me braver!

— Je te jure que tu te trompes, Jules; j'avais, au contraire, fait dire à M. Alfred de cesser ses visites jusqu'à ce qu'il te plût de le recevoir.

— Il ne me plaira jamais de le recevoir, et je vous défends de m'en parler: entendez-vous?

— Cependant, mon père...

— Pas un mot de plus, toi!

Cette évidente injustice froissa la jeune fille; elle répliqua timidement, respectueusement d'abord. Le capitaine s'emporta, frappa du pied. Hortense protesta encore et avec plus de fermeté. Son père s'oublia jusqu'à la menacer du geste. L'enfant irritée eut un mot de révolte, et quitta la place.

— Va-t'en, malheureuse! ne me pousse pas à bout, exclama M. Marnot, pâle de fureur! Je t'ordonne de cesser toutes sortes de relations avec ce Chomard. S'il se présente jamais ici, je le jette dehors!

— Jules! Jules! tu as tort, gémissait la mère au désespoir.

— Silence! tu m'ennuies, toi, mille tonnerres!

A partir de ce moment, un voile de tristesse se répandit sur la famille Marnot. La blessure qui avait déchiré le cœur d'Hortense était trop profonde pour se cicatriser promptement, et les efforts de la jeune fille pour appeler le sourire sur ses lèvres ne parvenaient pas à dissimuler sa contrainte. Or, la souffrance visible de l'enfant se reflétait sur les traits contractés du père et de la mère. Plus de ces douces causeries sans arrière-pensée, sans dissimulation. Les repas étaient silencieux et mornes; parfois Mme Marnot ou son mari cherchaient à faire diversion à leur chagrin en racontant une anecdote, en provoquant l'attention sur les évènements du jour; mais la conversation tombait bientôt et rien ne parvenait à rasséréner les visages troublés et mélancoliques.

D'habitude, après le dîner, Hortense passait le bras sous celui de son père, et tous deux, lentement, causant avec gaieté, faisaient le tour de leur petit jardin, regardant les fleurs s'épanouir, écoutant gazouiller le